

Exemplier – consommation

E. Triolet, *Roses à Crédit*

Aucun palais des Mille et Une Nuits n'a jamais bouleversé ainsi un être humain, tous les parfums de l'Arabie n'auraient jamais, à personne, pu donner le plaisir intense qu'avait ressenti Martine dans la petite maison imbibée des odeurs de shampoings, lotions, eaux de Cologne.

G. Perec, *Les choses*

Il leur semblerait qu'une vie entière pourrait harmonieusement s'écouler entre ces murs couverts de livres, entre ces objets si parfaitement domestiqués qu'ils auraient fini par les croire de tous temps créés à leur unique usage, entre ces choses belles et simples, douces, lumineuses. Mais ils ne s'y sentiraient pas enchaînés : certains jours, ils iraient à l'aventure. Nul projet ne leur serait impossible. Ils ne connaîtraient pas la rancœur, ni l'amertume ni l'envie. Car leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.

Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*

C'est une vie 'à la Tchekhov' qui a commencé. Sans histoire. Toutes les valeurs se sont effondrées, sauf celles de la vie. De la vie en général. Les nouveaux rêves, c'était de se construire une maison, de s'acheter une belle voiture, de planter des groseilliers. (...) La liberté était la réhabilitation de cet esprit petit-bourgeois que l'on avait l'habitude d'entendre dénigrer en Russie. La liberté de Sa Majesté la Consommation.

Le pays s'est couvert de banques et de kiosques (...) Tout était coloré, magnifique. Nos objets soviétiques étaient gris, ascétiques, on aurait dit du matériel militaire (...) Tout le monde avait envie d'être heureux, de connaître le bonheur tout de suite, à la minute. On découvrait un nouveau monde, comme des enfants...

Perec, *Les choses*

Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer toujours plus qu'on ne pouvait acquérir (...). Et ils comprenaient, parce que partout, tout autour d'eux, tout le leur faisait comprendre (...), qu'ils étaient toujours un petit peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu trop bas.

Roses à crédit

Les gens sont possédés de désirs ! Les ouvriers se sont battus pour une journée de huit heures, et maintenant qu'ils l'ont, ils font des heures supplémentaires, ils se crèvent pour avoir une moto ou une machine à laver.

Les choses

Des milliers d'homme, jadis, se sont battus et même se battent encore pour du pain. Jérôme et Sylvie ne croyaient guère que l'on pût se battre pour des divans Chesterfield. Mais c'eût été pourtant le mot d'ordre qui les auraient le plus facilement mobilisés.

De grands élans les emportaient. Parfois pendant des heures entières, pendant des journées, une envie frénétique d'être riches, tout de suite, immensément, à jamais, s'emparait d'eux, ne les lâchait plus. C'était un désir fou, maladif, oppressant, qui semblait gouverner le moindre de leurs gestes. La fortune devenait leur opium. Ils s'en grisèrent. Ils se livraient sans retenue aux délires de l'imaginaire. Partout où ils allaient, ils n'étaient plus attentifs qu'à l'argent. Ils avaient des cauchemars de millions de bijoux.

Perec, *Entretiens*

Il y a (...) entre les choses du monde moderne et le bonheur, un rapport obligé. Une certaine richesse de notre civilisation rend un type de bonheur possible.

Il y a aujourd'hui une espèce de bonheur possible à l'intérieur du monde de la consommation : bonheur d'un restaurant, bonheur d'une moquette, bonheur d'un fauteuil, d'un Chesterfield... Ce sont des choses concrètes, pas imaginaires.

Perec, *W ou le souvenir d'enfance*

Je suppose que l'enfance de ma mère fut sordide et sans histoire. (...) elle était juive et pauvre. Sans doute l'affubla-t-on de hardes que six enfants avant elle avaient portés, sans doute la délaissa-t-on vite au profit du souci de mettre le couvert, d'éplucher les légumes, de faire la vaisselle. Il me semble voir, lorsque je pense à elle, une rue tortueuse du ghetto, avec une lumière blafarde, de la neige peut-être, des échoppes mal éclairées, devant lesquelles stagnent d'interminables queues. Et ma mère là-dedans, petite chose de rien du tout, haute comme trois pommes, enveloppée quatre fois dans un châle tricoté, traînant derrière elle un cabas tout noir qui fait deux fois son poids. (...) Il me semble que très longtemps les choses continuent à être pour elle ce qu'elles ont toujours été : la pauvreté, la peur, l'ignorance.

Perec, *Les choses*

C'était quelque chose de pire que la misère : la gêne, l'étroitesse, la minceur. Ils vivaient dans le monde clos de leur vie close, sans avenir.

Ils étaient renvoyés, alors que déjà ils rêvaient d'espace, de lumière, de silence, à la réalité même pas sinistre, mais simplement rétrécie – et c'était peut-être pire – de leur logement exigu, de leurs repas quotidiens, de leurs vacances chétives.

Pour ce jeune couple qui n'était pas riche mais qui désirait l'être, simplement parce qu'il n'était pas pauvre, il n'existait pas de situation plus inconfortable.

Smith, *Richesse des nations*

Les objets de consommation sont de nécessité, ou de luxe. Par objets de nécessité, j'entends non-seulement les denrées qui sont indispensablement nécessaires au soutien de la vie, mais encore toutes les choses dont les honnêtes gens, même de la dernière classe du peuple, ne sauraient décemment manquer, selon les usages du pays. Par exemple, une chemise, strictement parlant, n'est pas une chose nécessaire aux besoins de la vie. Les Grecs et les Romains vivaient, le pense, très-commodément, quoiqu'ils n'eussent pas de linge. Mais aujourd'hui, dans presque toute l'Europe, un ouvrier à la journée, tant soit peu honnête, aurait honte de se montrer sans porter une chemise ; et un tel dénuement annoncerait en lui cet état de misère ignominieuse dans lequel on ne peut guère tomber que par la plus mauvaise conduite. D'après les usages reçus, les

souliers sont devenus de même, en Angleterre, un des besoins nécessaires de la vie. La personne la plus pauvre de l'un et de l'autre sexe, pour peu qu'elle respecte les bienséances, rougirait de se montrer en public sans souliers. En Écosse aussi, d'après les usages, cette chaussure est un des premiers besoins de la vie pour la dernière classe, mais parmi les hommes seulement ; il n'en est pas de même, dans cette classe, pour les femmes, qui peuvent très-bien aller nu-pieds sans qu'on en ait plus mauvaise opinion d'elles. En France, les souliers ne sont d'absolue nécessité ni pour les hommes ni pour les femmes ; les gens de la dernière classe du peuple, tant d'hommes que femmes, y paraissent publiquement, sans s'avilir, tantôt en sabots, tantôt pieds nus^[42]. Ainsi, par les choses nécessaires à la vie, j'entends non-seulement ce que la nature, mais encore ce que les règles convenues de décence et d'honnêteté ont rendu nécessaire aux dernières classes du peuple. Toutes les autres choses, je les appelle luxe, sans néanmoins vouloir, par cette dénomination, jeter le moindre degré de blâme sur l'usage modéré qu'on peut en faire. La bière et l'ale, par exemple, dans la Grande-Bretagne, et le vin, même dans les pays vignobles, je les appelle des choses de luxe. Un homme, de quelque classe qu'il soit, peut s'abstenir totalement de ces liqueurs, sans s'exposer pour cela au moindre reproche. La nature n'en a fait des choses nécessaires au soutien de la vie, et l'usage n'a établi nulle part qu'il fût contre la décence de s'en passer.

Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*

A l'intérieur d'un même pays, il varie selon les époques, et d'un pays à l'autre, il diffère sensiblement. Ce prix dépend essentiellement des us et coutumes. Un travailleur anglais considérerait que son salaire est inférieur au taux naturel (...) s'il ne lui permettait pas d'acheter autre chose que des pommes de terre et de ne se loger que dans une cabane en torchis. Pourtant, ces exigences naturelles modérées sont souvent jugées suffisantes dans des pays où la vie de l'homme est bon marché. Et où les besoins sont facilement satisfaits. Dans une période plus reculée de notre histoire, on aurait considéré comme biens de luxe nombre de biens d'agrément appréciés aujourd'hui dans les chaumières anglaises.

Smith, *Richesse des nations*

On ne saurait mettre de bornes déterminées au désir des commodités et ornements qu'on peut rassembler dans ses bâtiments, sa parure, ses équipages et son mobilier (...). Les besoins du superflu ne peuvent jamais être remplis et semblent n'avoir aucun terme.

Ricardo, *Principes de l'économie politique et de l'impôt*

La demande de blé est bornée par le nombre de bouches qui doivent le manger ; celle des souliers et des habits, par le nombre des personnes qui doivent les porter ; mais quoique une société, ou partie d'une société, puisse avoir autant de blé et autant de chapeaux et de souliers qu'elle peut ou qu'elle veut en consommer, on ne saurait en dire autant de tout produit de la nature ou de l'art. Bien des personnes consommeraient plus de vin, si elles avaient le moyen de s'en procurer. D'autres, ayant assez de vin pour leur consommation, voudraient augmenter la quantité de leurs meubles, ou en avoir de plus beaux. D'autres pourraient vouloir embellir leurs campagnes, ou donner plus de splendeur à leurs maisons. Le désir de ces jouissances est inné dans l'homme ; il ne faut qu'en avoir les moyens ; et un accroissement de production peut, seul, fournir ces moyens. Avec des subsistances et des denrées de première nécessité à ma disposition, je

ne manquerai pas longtemps d'ouvriers dont le travail puisse me procurer les objets qui pourront m'être plus utiles ou plus désirables.

Marx, *Le capital*

Tout comme l'homme primitif, l'homme civilisé est forcé de se mesurer avec la nature pour satisfaire ses besoins, conserver et reproduire sa vie ; cette contrainte existe pour l'homme dans toutes les formes de la société et tous les types de production. Avec son développement, cet empire de la nécessité naturelle s'élargit, parce que les besoins se multiplient ; mais en même temps se développe le processus productif pour les satisfaire.

Walras, *Eléments d'économie politique pure*

Je dis que les choses sont utiles dès qu'elles peuvent servir à un usage quelconque et en permettent la satisfaction. Ainsi, il n'y a pas à s'occuper ici des nuances par lesquelles on classe, dans le langage de la conversation courante, l'utile à côté de l'agréable entre le nécessaire et le superflu.

Rousseau, *Confessions*

Tant que dure l'argent que j'ai dans ma bourse, il assure mon indépendance. L'argent qu'on possède est l'instrument de la liberté, celui qu'on pourchasse est celui de la servitude.

Smith, *Richesse des nations*

Quant à la profusion, le principe qui nous porte à dépenser, c'est la passion pour les jouissances actuelles, passion qui est, à la vérité, quelquefois très-forte et très-difficile à réprimer, mais qui est, en général, passagère et accidentelle. Mais le principe qui nous porte à épargner, c'est le désir d'améliorer notre sort ; désir qui est en général, à la vérité, calme et sans passion, mais qui naît avec nous et ne nous quitte qu'au tombeau. Dans tout l'intervalle qui sépare ces deux termes de la vie, il n'y a peut-être pas un seul instant où un homme se trouve assez pleinement satisfait de son sort, pour n'y désirer aucun changement ni amélioration quelconque. Or, une augmentation de fortune est le moyen par lequel la majeure partie des hommes se propose d'améliorer son sort ; c'est le moyen le plus commun et qui leur vient le premier à la pensée ; et la voie la plus simple et la plus sûre d'augmenter sa fortune, c'est d'épargner et d'accumuler.

Perec, *Les choses*

« De nos jours et sous nos climats, de plus en plus de gens ne sont ni riches ni pauvres : ils rêvent de richesse et pourraient s'enrichir : c'est ici que leurs malheurs commencent ».

L'économie, parfois, les dévorait tout entiers. Ils ne cessaient pas d'y penser. Leur vie affective même, dans une large mesure, en dépendait étroitement (...). Entre eux se dressait l'argent.

C'était un mur, une espèce de buttoir qu'ils venaient heurter à chaque instant. C'était quelque chose de pire que la misère : la gêne, l'étroitesse, la minceur. Ils vivaient dans le monde clos de leur vie close, sans avenir, sans autres ouvertures que des miracles impossibles, des rêves imbéciles, qui ne tenaient pas debout. Ils étouffaient. Ils se sentaient sombrer. (...) Il leur semblait parfois que leurs seules *vraies* conversations concernaient l'argent, le confort, le bonheur.

Leurs réveils étaient effroyablement maussades ; leurs retours, chaque soir, dans les métros bondés, pleins de rancœurs ; ils se laissaient tomber abrutis, sales, sur leur divan, en ne rêvaient plus que de longs week-ends, de journées vides, de grasses matinées (...) Ils se sentaient enfermés, pris au piège, faits comme des rats, ils ne pouvaient s'y résigner ». « Ils aimaient leurs longues journées d'inaction, leurs réveils paresseux, leurs matinées au lit (...), leurs promenades dans la nuit, le long des quais, et le sentiment presque exaltant de liberté qu'ils ressentaient certains jours, le sentiment de vacances qui les prenait chaque fois qu'ils revenaient d'une enquête en province. (84-5).

Smith, *Théorie des sentiments moraux*

Le fils d'un homme pauvre, que le Ciel dans sa colère a affligé d'ambition, lorsqu'il commence à regarder autour de lui, admire la condition des riches. Il trouve la chaumière de son père trop petite pour son confort, et s' imagine qu'il serait plus à son aise logé dans un palais. Il lui déplaît de devoir aller à pied, ou de supporter la fatigue de monter à cheval. Il voit ses supérieurs transportés dans des machines, et imagine qu'il voyagerait avec moins d'incommodité dans l'une d'elles. Il se sent naturellement indolent et souhaite se servir le moins possible de ses mains ; il juge qu'une suite nombreuse de domestiques lui épargnerait bien de la peine. Il pense qu'une fois obtenu tout cela, il pourrait enfin demeurer satisfait et paisible, et jouir à l'idée du bonheur et de la tranquillité de sa situation. L'idée lointaine de cette félicité l'enchanté ; elle apparaît dans sa fantaisie à l'image de la vie d'un être de rang supérieur et, afin d'y accéder, il se consacre à jamais à la poursuite de la richesse et de la grandeur. Pour obtenir les commodités qu'offrent ces dernières, il s'oblige durant la première année, voire dès le premier mois de son entreprise, à plus de fatigues et de soucis que l'absence de ces commodités aurait pu lui causer toute sa vie durant. Il fait des études afin de se distinguer dans quelque profession laborieuse. Par une industrie acharnée, il travaille jour et nuit à l'acquisition de talents supérieurs à ceux de tous ses rivaux. Il s'efforce ensuite de porter ces talents au regard du public, et il sollicite avec la même assiduité toutes les occasions d'emploi. Dans ce but, il fait la cour au genre humain tout entier, sert ceux qu'il déteste, se montre obséquieux envers ceux qu'il méprise. Toute sa vie durant, il poursuit l'idée d'un repos factice et élégant qu'il ne connaîtra peut-être jamais, à laquelle il sacrifie une quiétude réelle toujours à sa portée et qui, si jamais il l'atteint à la toute fin de sa vie, ne lui paraîtra en rien préférable à l'humble tranquillité et au contentement qu'il a abandonnés. C'est lors de ses derniers jours, le corps épuisé par le labeur et les maladies, l'esprit humilié et irrité au souvenir des milliers de préjugés et de déceptions qu'il imagine avoir subis du fait de l'injustice de ses ennemis, ou de la perfidie et de l'ingratitude de ses amis, qu'il commence enfin à trouver que la richesse et la grandeur ne sont que des bibelots d'utilité frivole ; qu'elles sont aussi peu propres à procurer le bien-être du corps et la tranquillité de l'esprit que les petites troussees de toilette des amateurs de babioles, et qu'elles sont comme elles, plus gênantes pour celui qui les transporte que ne sont commodés tous les avantages qu'elles peuvent lui procurer. Il n'y a pas de différence réelle entre elles, si ce n'est que les commodités des unes sont plus manifestes que celles des autres. Les palais, les jardins, l'équipage, la suite des grands sont des objets dont l'évidente commodité frappe tout le monde. Ils n'exigent pas de leurs propriétaires qu'ils nous expliquent en quoi consiste leur utilité. Nous entrons aisément dans le sentiment de cette utilité, nous jouissons par sympathie de la satisfaction qu'ils sont propres à leur offrir, et nous applaudissons. Mais la curiosité d'un cure-dent, d'une machine à couper les ongles ou à curer les oreilles, ou de toute autre babiole de cette sorte, n'a rien d'aussi manifeste. Leur

commodité est peut-être aussi grande, mais elle n'est pas aussi frappante, et nous n'entrons pas si aisément dans la satisfaction de celui qui les possède. Il est donc moins raisonnable d'en faire des sujets de vanité que ce n'est le cas pour la magnificence de la richesse et de la grandeur ; et c'est en cela que consiste le seul avantage de ces dernières. Elles satisfont plus efficacement l'amour de la distinction, si naturel à l'homme. Celui qui se trouverait obligé de vivre seul sur une île déserte [6] pourrait avoir des doutes quant à la question de ce qui, d'un palais ou d'une collection de ces toutes petites commodités qu'on trouve d'ordinaire dans une trousse de toilette, conviendrait le mieux à son bonheur et à sa joie. Certes, s'il doit vivre en société, il n'y a pas d'hésitation car, dans ce cas comme dans tous les autres, nous prêtons toujours plus d'attention aux sentiments du spectateur qu'à ceux de la personne principalement concernée, et nous considérons plutôt la manière dont la situation de cette dernière apparaît aux autres que la manière dont elle lui apparaît à elle-même. Cependant, si l'on examine pourquoi le spectateur distingue avec tant d'admiration la condition des riches et des grands, on remarque que ce n'est pas tant à cause du bien-être ou du plaisir plus grands dont ils sont supposés jouir, qu'à cause des innombrables arrangements artificiels et élégants qui procurent ce bien-être ou ce plaisir. Il n'imagine même pas que les riches et les puissants sont réellement plus heureux que les autres gens ; mais il imagine qu'ils possèdent plus de moyens d'être heureux. Et c'est l'habile et ingénieux ajustement de ces moyens à la fin pour laquelle ils ont été prévus qui est la source principale de son admiration. Mais avec la langueur de la maladie et la lassitude de la vieillesse, les plaisirs des distinctions vaines et futiles de la grandeur disparaissent. Ils sont désormais incapables d'inciter celui qui est dans cette situation aux quêtes laborieuses dans lesquelles ils l'avaient jadis engagé. En son cœur, il maudit l'ambition et regrette en vain le bien-être et l'indolence de la jeunesse, ces plaisirs à jamais enfuis qu'il a follement sacrifiés à ce qui, maintenant qu'il le possède, ne lui procure aucune réelle satisfaction. La grandeur apparaît sous ce jour misérable à quiconque, affligé par la mélancolie ou la maladie, en est réduit à examiner sa propre situation avec attention et à considérer ce qui fait réellement défaut à son bonheur. La puissance et la richesse apparaissent alors telles qu'elles sont, d'énormes machines compliquées composées des ressorts les plus fins et les plus délicats, inventées afin de produire quelques commodités futiles pour le corps. Des machines qui doivent être maintenues en ordre avec la plus soucieuse attention et qui, en dépit de tout notre soin, menacent à chaque instant d'éclater en morceaux et d'écraser dans leur chute leur infortuné propriétaire. Elles sont d'immenses édifices, dont la construction exige le labeur d'une vie entière, qui menacent à chaque instant d'ensevelir celui qui les habite et qui, tant qu'elles sont debout, quoiqu'elles puissent le prémunir contre de petites incommodités, ne peuvent le protéger d'aucune des sévères rigueurs des saisons. Elles le protègent de la pluie de l'été, non de la tempête de l'hiver, et le laissent toujours aussi exposé, et quelquefois davantage encore qu'il ne l'était auparavant, à l'angoisse, à la crainte et au chagrin, ou aux maladies, au danger et à la mort.

Mais si cette philosophie mélancolique [7], familière à tout homme en temps de maladie ou d'accablement, déprécie ainsi entièrement ces grands objets du désir humain, nous ne manquons jamais de les considérer sous un aspect plus agréable, une fois recouvrées une santé et une humeur meilleures. Notre imagination, qui est comme confinée et cloîtrée dans notre propre personne dans les moments de douleur et de chagrin, s'étend d'elle-même à tout ce qui nous entoure en temps de bien-être et de prospérité. Nous sommes alors enchantés par la beauté de l'arrangement qui règne dans les palais et l'économie

des grands ; nous admirons la manière dont chaque chose est disposée afin de promouvoir leur bien-être, de prévenir leurs besoins, de satisfaire leurs souhaits, d'amuser et de divertir leurs désirs les plus frivoles. Si nous considérons la satisfaction réelle que toutes ces choses sont capables de produire, pour elle-même et indépendamment de la beauté de l'arrangement propre à la favoriser, elle nous apparaîtra toujours au plus haut point méprisable et insignifiante. Mais nous la considérons rarement sous ce jour abstrait et philosophique. Nous la confondons naturellement en notre imagination avec l'ordre, le mouvement harmonieux et régulier du système, de la machine ou de l'économie au moyen desquels elle est produite. Les plaisirs de la richesse et de la grandeur, considérés sous cet aspect complexe, frappent l'imagination comme quelque chose de grand, de beau et de noble, dont l'obtention mérite amplement le labeur et l'angoisse que nous sommes si portés à lui consacrer.

Et il est heureux que la nature nous abuse de cette manière. C'est cette illusion qui suscite et entretient le mouvement perpétuel de l'industrie du genre humain. C'est elle qui d'abord incita les hommes à cultiver la terre, à construire des maisons, à fonder des villes et des États, à inventer et améliorer toutes les sciences et tous les arts qui ennoblissent et embellissent la vie humaine ; c'est elle qui a changé entièrement la face du monde, qui a transformé les forêts naturelles incultes en plaines fertiles et agréables, fait de l'océan vierge et stérile un nouveau fonds de ressources et la grande route de communication entre les différentes nations de la terre. La terre fut obligée de redoubler sa fertilité naturelle par ces travaux humains, et de nourrir un plus grand nombre d'habitants. C'est indépendamment de toute fin que l'orgueilleux et insensible propriétaire se réjouit de l'étendue de ses champs, et c'est sans la moindre pensée pour les besoins de ses frères qu'il consomme en imagination toute la récolte qui les recouvre. Le proverbe familier et vulgaire selon lequel les yeux sont plus gros que le ventre n'a jamais été mieux vérifié qu'à son propos. Son estomac a une capacité qui n'est en rien à la mesure de l'immensité de ses désirs, et il ne pourra contenir rien de plus que celui du plus humble paysan [8]. Quant au reste, le riche est tenu de le distribuer à ceux qui préparent, de la meilleure manière qui soit, cette petite part dont il fait lui-même usage, à ceux qui entretiennent le palais dans lequel cette petite part sera consommée, à ceux qui procurent et maintiennent en ordre les bibelots et les babioles qui sont employés dans l'économie de la grandeur. C'est de son luxe et de son caprice que tous obtiennent leur part des nécessités de la vie, qu'ils auraient en vain attendue de son humanité ou de sa justice. Le produit du sol fait vivre presque tous les hommes qu'il est susceptible de faire vivre [9]. Les riches choisissent seulement dans cette quantité produite ce qui est le plus précieux et le plus agréable. Ils ne consomment guère plus que les pauvres et, en dépit de leur égoïsme et de leur rapacité naturelle [10], quoiqu'ils n'aspirent qu'à leur propre commodité, quoique l'unique fin qu'ils se proposent d'obtenir du labeur des milliers de bras qu'ils emploient soit la seule satisfaction de leurs vains et insatiables désirs, ils partagent tout de même avec les pauvres les produits des améliorations qu'ils réalisent [11]. Ils sont conduits par une main invisible [12] à accomplir presque la même distribution des nécessités de la vie que celle qui aurait eu lieu si la terre avait été divisée en portions égales entre tous ses habitants ; et ainsi, sans le vouloir, sans le savoir, ils servent les intérêts de la société et donnent des moyens à la multiplication de l'espèce. Quand la Providence [13] partagea la terre entre un petit nombre de grands seigneurs, elle n'oublia ni n'abandonna ceux qui semblaient avoir été négligés dans la répartition. Eux aussi jouissent de leur part de tout ce que la terre produit. Et pour ce qui fait le réel bonheur de la vie humaine, ils ne sont en rien

inférieurs à ceux qui pourraient sembler leur être si supérieurs. Quant au bien-être du corps et à la paix de l'esprit, tous les rangs différents de la société sont presque au même niveau, et le mendiant qui se chauffe au soleil sur le bord de la route possède la sécurité pour laquelle les rois se battent [\[14\]](#).

Perec, *Les choses*

Les gens qui choisissent de gagner d'abord de l'argent (...) n'ont pas forcément tort. Ceux qui ne veulent que vivre, et qui appellent vie la liberté la plus grande, la seule poursuite du bonheur, l'exclusif assouvissement de leurs désirs ou de leurs instincts, l'usage immédiat des richesses illimitées du monde (...), ceux-là seront toujours malheureux.

un « jeune homme théorique (...) se retrouve vers vingt-cinq ans (...) *virtuellement* possesseur, de par son savoir même, de plus d'argent qu'il n'a jamais pu en souhaiter (...)

Il sait avec certitude qu'un jour viendra où il aura son appartement, sa maison de campagne, sa voiture, sa chaîne haute-fidélité.

Ces exaltantes promesses se font toujours fâcheusement attendre (...). En un mot, le jeune homme devra s'installer, et cela lui prendra bien quinze ans. Une telle perspective n'est pas réconfortante. Nul ne s'y engage sans pester. Eh quoi, se dit le jeune émoulu, vais-je devoir passer mes jours derrière ces bureaux vitrés au lieu de m'aller promener dans les prés fleuris, vais-je me surprendre plein d'espoir les veilles de promotion, vais-je supputer, vais-je intriguer, vais-je mordre mon frein, moi qui rêvais de poésie, de trains de nuit, de sables chauds ?

« Lors il est pris et bien pris : il ne lui reste qu'à s'armer de patience. Hélas, quand il est au bout de ses peines, le jeune homme n'est plus si jeune, et, comble de malheur, il pourra même lui apparaître que sa vie est derrière lui, qu'elle n'était que son effort et non son but et, même s'il est trop sage, trop prudent (...) pour tenir de tels propos, il n'en demeurera pas moins vrai qu'il sera âgé de quarante ans, et que l'aménagement de ses résidences principales et secondaire, et l'éducation de ses enfants, auront suffi à remplir les maigres heures qu'il n'aura pas consacrées à son labeur.

L'impatience, se dirent Jérôme et Sylvie est une vertu du XX^{ème} siècle. A vingt ans, quand ils eurent vu, ou cru voir, ce que la vie pouvait être, la somme de bonheurs qu'elle recelait, les infinies conquêtes qu'elle permettait, etc., ils surent qu'ils n'auraient pas la force d'attendre. Ils pouvaient, tout comme les autres, arriver. Mais ils ne voulaient qu'être arrivés. C'est en cela sans doute qu'ils étaient ce qu'il est convenu d'appeler des intellectuels.

Les autres finissaient par ne plus voir dans la richesse qu'une fin », eux « n'avaient pas d'argent du tout.

Leurs moyens et leurs désirs s'accorderaient en tous points, en tout temps. Ils appelleraient cet équilibre bonheur et sauraient, par leur liberté, par leur sagesse, par leur culture, le préserver, le découvrir à chaque instant de leur vie commune.

Robbins. *Essai sur la nature et la signification de la science économique*

La vie est brève. La nature est avare. Nos semblables ont d'autres objectifs que nous. Et pourtant nous pouvons employer nos existences à faire différentes choses, utiliser nos moyens et les services des autres à atteindre différents objectifs.

Prenons, par exemple, une communauté de sybarites, aux plaisirs grossiers et sensuels, aux activités intellectuelles consacrées au « purement matériel ». Il est assez évident que l'analyse économique peut fournir des catégories permettant de décrire les relations entre ces fins et les moyens disponibles pour les réaliser. Mais il n'est pas vrai, comme Ruskin, Carlyle et d'autres l'ont prétendu, qu'elle se *limite* là. Supposons que cette communauté répréhensible soit visitée par un Savonarole. On trouvera répugnantes les fins d'autrefois. On proscrira les plaisirs des sens. Les sybarites deviendront des ascètes. L'analyse économique est certainement toujours applicable. Il n'est pas nécessaire de changer les catégories d'exposition. La seule chose qui se soit produite est que les listes de demandes ont changé. Certaines choses sont devenues relativement moins rares, d'autres le sont devenues plus. Le revenu des vignobles baisse. Celui des carrières de pierres pour constructions ecclésiastiques hausse. C'est tout. La répartition du temps entre la prière et les bonnes œuvres a son aspect économique au même titre que la répartition du temps entre les orgies et le sommeil. La « *pig-philosophy* »-pour se servir de l'expression méprisante de Carlyle - finit par s'étendre à toute chose.

Du point de vue de l'économiste, les conditions de l'existence humaine présentent quatre caractéristiques fondamentales. Les fins sont diverses. Le temps et les moyens de réaliser ces fins sont limités et susceptibles d'application alternative. En même temps, les fins sont d'importance différente.

Si je désire faire deux choses, et si j'ai beaucoup de temps et de grands moyens pour les réaliser, et si je ne désire affecter mon temps ni mes moyens à quoi que ce soit d'autre, ma conduite ne revêt aucune de ces formes qui font l'objet de la science économique. Le Nirvana n'est pas nécessairement la seule béatitude. Il est simplement la satisfaction complète de *tous* les besoins.

Nous avons été chassés du Paradis. Nous n'avons ni la vie éternelle ni des moyens illimités de nous contenter. Quoique nous fassions, si nous choisissons une chose, nous devons renoncer à d'autres que, dans des circonstances différentes, nous aurions voulu ne pas avoir abandonnées. La rareté des moyens de satisfaire des fins d'importance variable est une condition à peu près générale du comportement humain. L'unité de la sc éco est donc les formes que prend le comportement humain dans la disposition des moyens rares. (29-30 vérifier).

Perec, *Les choses*

Ils voulaient être riches. Et s'ils se refusaient encore à s'enrichir, c'est qu'ils n'avaient pas besoin de salaire : leur imagination, leur culture, ne les autorisait à penser qu'en millions.

L'immensité de leurs désirs les paralysait.

La seule perspective de travaux les effrayait. Il leur aurait fallu emprunter, économiser, investir. Ils ne s'y résignaient pas. Le cœur n'y était pas : ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. (...) Le provisoire, le statut quo régnaient en maîtres absolus. Ils n'attendaient plus qu'un miracle (...). Ils ne pensaient qu'en termes de tout ou rien. La bibliothèque serait de chêne clair ou ne serait pas. Elle n'était pas. (...) Entre ces rêveries trop grandes, auxquelles ils s'abandonnaient avec une complaisance étrange, et la nullité de leurs actions réelles, nul projet rationnel, qui aurait concilié les nécessités objectives et leurs possibilités financières, ne venait s'insérer.

Rousseau, *Emile*

La nature (...) ne donne immédiatement (à l'homme) que les désirs nécessaires à sa conservation et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son âme, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir et du désir se rencontre, et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui, par conséquent, excite et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paraissait d'abord sous la main fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'agrandit, s'étend sans cesse. Ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paraît dépourvu de tout ; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini ; ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre ; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent vraiment malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion ; ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires. Ce principe est commun, dira-t-on ; j'en conviens ; mais l'application pratique n'en est pas commune ; et c'est uniquement de la pratique qu'il s'agit ici.

Tous les animaux ont exactement les facultés nécessaires pour se conserver. L'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère ? Dans tout pays les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il était assez sage pour compter ce surplus pour rien, il aurait toujours le nécessaire, parce qu'il n'aurait jamais rien de trop. Les grands besoins, disait Favorin, naissent des grands biens ; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque est de s'ôter celles qu'on a. C'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. Tout homme qui ne voudrait que vivre, vivrait heureux ; par conséquent il vivrait bon ; car où serait pour lui l'avantage d'être méchant ?

Les choses

Dans le monde qui était le leur, il était presque de règle de désirer plus qu'on ne pouvait acquérir. Ce n'était pas eux qui l'avaient décrété ; c'était une loi de civilisation, une donnée de fait dont la publicité en général, les magazines, l'art des étalages, le spectacle de la rue, et même, sous un certain aspect, l'ensemble des productions communément appelées culturelles, étaient les expressions les plus conformes.

Et ils comprenaient, parce que partout, tout autour d'eux, tout le leur faisait comprendre, parce qu'on le leur enfonçait dans la tête à longueur de journée, à coups de slogans, d'affiches, de néons, de vitrines illuminées, qu'ils étaient toujours un peu plus bas dans l'échelle, toujours un petit peu trop bas.

« Si vraiment les besoins de l'individu sont pressants, ils lui sont inhérents. Ils ne sauraient être urgents s'ils étaient inventés pour lui par quelqu'un d'autre. Et il ne faut surtout pas qu'ils soient inventés par la production destinée à les satisfaire » (J. K. Galbraith, *L'ère de l'opulence*, Calmann-Lévy, 1961, p.147).

« La production de biens satisfait les besoins que la consommation de ces mêmes produits crée et que les producteurs de ceux-ci fabriquent artificiellement. La production incite à avoir des besoins et une nécessité de production accrus » (EO, 152-153).

Hayek,

Dire qu'un désir n'est pas important parce qu'il n'est pas inné revient à dire que tout l'acquis culturel de l'homme n'est pas important" (Hayek, 1961, p.346).

"l'argument de Galbraith pourrait être facilement utilisé, sans aucune modification des termes essentiels, pour démontrer l'inutilité de la littérature ou de toute forme d'art : il est certain que le désir d'un individu pour la littérature n'est pas original en lui-même dans le sens où il l'éprouverait si la littérature n'était pas produite

« L'idée de base de la souveraineté du consommateur est vraiment très simple : que chacun puisse avoir ce qu'il préfère tant que cela n'implique de sacrifice supplémentaire pour personne d'autre. Il pourrait sembler que le seul problème concernerait alors la possibilité d'atteindre cet objectif hautement désirable. En fait, il y a d'autres objections. L'une des plus profondes cicatrices de ma prime jeunesse m'a été infligée lorsque mon professeur m'a dit "Tu ne veux pas cela", après que je lui eus affirmé que je le voulais. Je n'aurais pas été aussi blessé si elle avait dit que je ne pouvais pas l'avoir, quoi que cela soit, ou que c'était mal de ma part de le vouloir. Ce que je n'avalais pas, c'était la négation de ma personnalité – une sorte de viol de mon intégrité. J'avoue que mes poils se hérissent toujours de la même manière lorsque je vois que les préférences des gens sont écartées parce qu'on les juge non authentiques au motif qu'elles sont influencées, voire créées, par la publicité, et que quelqu'un d'autre explique aux gens ce qu'ils "veulent vraiment". [...] En tant qu'économiste, je dois me préoccuper des mécanismes qui permettent aux gens d'obtenir ce qu'ils veulent, quelle que soit la manière dont ces désirs ont été acquis » (A. Lerner, « The Economics and Politics of Consumer Sovereignty », *American Economic Review*, vol.62, n°1/2, 1972, p.258-66.p.258).

Perec, Entretiens,

L'ennui, c'est qu'on est bien assis et que tout se passe comme si on retirait continuellement la chaise. On a le droit de toucher, on a le droit d'admirer, on n'a pas le droit de prendre. On nous donne énormément de choses à désirer, mais finalement on ne possède rien, et on se sent ligotés par le fait qu'on a envie de posséder. (p.59).

Les jeunes gens d'aujourd'hui, stimulés par la publicité, hantés par les objets de luxe qu'ils voient dans les vitrines sans pouvoir les saisir, confèrent à ces "choses" une valeur morale » (Entretiens et Conférences, I, p.29).

« Je me suis posé une question : nous ne savons plus très bien comment s'appelle la société dans laquelle nous vivons aujourd'hui. Société capitaliste ? Elle est tout à fait différente de ce qu'on avait autrefois coutume d'appeler société capitaliste. Civilisation des loisirs ? Civilisation de l'abondance ? Civilisation de surproduction ? De consommation ? Finalement, on ne sait pas encore ce qu'elle est. (...) (p.59).

Les choses

L'argent – une telle remarque est forcément banale – suscitait des besoins nouveaux. Ils auraient été surpris de constater, s'ils y avaient un instant réfléchi – mais ces années-là, ils ne réfléchirent point – à quel point s'était transformée la vision qu'ils avaient de leur propre corps, et au-delà de tout ce qui les concernait, de tout ce qui leur importait, de tout ce qui était en train de devenir leur monde. (p.67)

« L'ennemi était invisible. Ou plutôt il était en eux, il les avait pourris, gangrenés, ravagés. Ils étaient les dindons de la farce. Des petits êtres dociles, les fidèles reflets d'un monde qui les narguait. Ils étaient enfoncés jusqu'au cou dans un gâteau dont ils n'avaient que les miettes » (Les Choses, p.96).

"ils auraient aimé être riches. Ils croyaient qu'ils auraient su l'être. Ils sauraient su s'habiller, regarder, sourire comme des gens riches. Ils auraient eu le tact, la discrétion nécessaires (...). Leurs plaisirs auraient été intenses. Ils auraient aimé marcher, flâner, choisir, apprécier. Ils auraient aimé vivre. Leur vie aurait été un art de vivre » (p.55).

Ils changeaient, ils devenaient autres. Ce n'était pas le besoin, qui existait, de se différencier de ceux qu'ils avaient à charge d'interviewer, de les impressionner sans les éblouir. (p.67)

Svetlana Alexievitch, *La fin de l'homme rouge*.

J'avais dans mon bureau un vieux carton (...) Il était rempli d'argent, c'est uniquement comme ça que je comprenais ce que c'était. On puise dedans, on puise dedans, et il y en a toujours... J'avais déjà tout acheté (...) je me souviens de cette ivresse... On peut réaliser tous ses désirs, tous ses rêves secrets. J'ai appris beaucoup de choses sur moi-même : d'abord, que je n'avais aucun goût, et ensuite, que j'étais complexé. Je ne savais pas m'y prendre avec l'argent. (...) L'argent, c'est une épreuve pour un homme, comme le pouvoir ou l'amour... Je rêvais....

Les choses

Ils venaient, presque tous, de la petite bourgeoisie et ses valeurs, pensaient-ils, ne leur suffisaient plus : ils lorgnaient avec envie, avec désespoir, vers le confort évident, le luxe, la perfection des grands bourgeois. Ils n'avaient pas de passé, pas de tradition. Ils n'attendaient pas d'héritage (Les Choses, p.74).

« Ils surent attendre, et s'habituer. Leur goût se forma lentement, plus sûr, plus pondéré. Leurs désirs eurent le temps de mûrir ; leur convoitise devint moins hargneuse » ¹.

« Il leur était agréable de penser que l'image qu'ils se faisaient de la vie s'était lentement débarrassée de tout ce qu'elle pouvait avoir d'agressif, de clinquant, de puéril parfois. Ils avaient brûlé ce qu'ils avaient adoré : les miroirs de sorcière, les billots, les stupides petits mobiles, les radiomètres, les cailloutis multicolores, les panneaux de jute agrémentés de paraphes à la Mathieu. Il leur semblait qu'ils maîtrisaient de plus en plus leurs désirs : ils savaient ce qu'ils voulaient ; ils avaient des idées claires.

¹ (*Ibid.*, p.61).

Michon, *Vie de Joseph Roulin*

Roulin s'avisa que l'autre (le marchand) ne volait que de très riches qui avaient de toutes façons de quoi, de ces citoyens superlatifs qui s'éprennent de dont on leur dit qu'il faut s'éprendre, ce qu'on appelle des amateurs ; et que sans doute il leur donnait même une sorte de plaisir, quoique empoisonné, puisque leur ayant persuadé que les runes de Vincent étaient pour eux seuls lisibles, il les en nantissait séance tenante contre leur poids d'or, et quand de leurs aciéries ils ramenaient leur gros poids chez eux, l'asseyait face au mur où intouchable s'élançaient une Marie Ginoux impériale, un Arbi en culotte rouge impériale, des blés impériaux du bout d'Arles, ils avaient grand plaisir à posséder cela, cela qui dans leur maison même leur échappait et les emplissait d'une grande colère rentrée.

Qui dira ce qui est beau et en raison de cela parmi les hommes vaut cher ou ne vaut rien ? Est-ce que ce sont nos yeux qui sont les mêmes, ceux de Vincent, du facteur ou les miens ? Est-ce que ce sont nos cœurs qu'un rien séduit, qu'un rien éloigne ?

Proust, *La prisonnière*

Albertine avait pour toutes ces jolies choses un goût bien plus vif que la duchesse, parce que, comme tout obstacle apporté à une possession (telle pour moi la maladie qui me rendait les voyages si difficiles et si désirables), la pauvreté, plus généreuse que l'opulence, donne aux femmes, bien plus que la toilette qu'elles ne peuvent pas acheter, le désir de cette toilette qui en est la connaissance véritable, détaillée, approfondie. Elle, parce qu'elle n'avait pu s'offrir ces choses, moi, parce qu'en les faisant faire je cherchais à lui faire plaisir, nous étions comme des étudiants connaissant tout d'avance des tableaux qu'ils sont avides d'aller voir à Dresde ou à Vienne. Tandis que les femmes riches, au milieu de la multitude de leurs chapeaux et de leurs robes, sont comme ces visiteurs à qui la promenade dans un musée, n'étant précédée d'aucun désir, donne seulement une sensation d'étourdissement, de fatigue et d'ennui » (*La prisonnière*, III, 63).

Les robes de Mme Elstir passaient inaperçues aux yeux de quelqu'un qui n'avait pas le goût sûr et sobre des choses de la toilette. Il me faisait défaut. Elstir le possédait au suprême degré, à ce que me dit Albertine. Je ne m'en étais pas douté, ni que les choses élégantes mais simples qui emplissaient son atelier étaient des merveilles désirées par lui, qu'il avait suivies de vente en vente, connaissant toute leur histoire, jusqu'au jour où il avait gagné assez d'argent pour pouvoir les posséder. Mais là-dessus Albertine, aussi ignorante que moi, ne pouvait rien m'apprendre. Tandis que pour les toilettes, avertie par un instinct de coquette et peut-être par un regret de jeune fille pauvre qui goûte avec plus de désintéressement, de délicatesse, chez les riches, ce dont elle ne pourra se parer elle-même, elle sut me parler très bien des raffinements d'Elstir, si difficile qu'il trouvait toute femme mal habillée, et que mettant tout un monde dans une proportion, dans une nuance, il faisait faire pour sa femme à des prix fous des ombrelles, des chapeaux, des manteaux qu'il avait appris à Albertine à trouver charmants et qu'une personne sans goût n'eût pas plus remarqués que je n'avais fait. Du reste, Albertine qui avait fait un peu de peinture sans avoir d'ailleurs, elle l'avouait, aucune « disposition », éprouvait une grande admiration pour Elstir, et grâce à ce qu'il lui avait dit et montré, s'y connaissait en tableaux d'une façon qui contrastait fort avec son enthousiasme pour *Cavalleria Rusticana*. [...]. Elstir avait eu sur elle une influence heureuse [...]. Le goût de la peinture avait presque rattrapé celui de la toilette et de toutes les formes de l'élégance [...].

Les choses

... une vie qui n'avait été qu'une danse incessante sur une corde tendue, qui ne débouchait sur rien : une fringale vide, un désir nu, sans limite et sans appuis.

Ils ne se connaissaient plus d'envie. Ils étaient des somnambules. Ils ne savaient plus ce qu'ils voulaient. Ils étaient dépossédés.

« Il ne restait rien. Ils étaient à bout de course, au terme de cette trajectoire ambiguë qui avait été leur vie pendant six ans, au terme de cette quête indécise qui ne les avait menés nulle part, qui ne leur avait rien appris.

Perec, Entretiens

Par une sorte de réflexe instantané, après avoir fini ce livre [les Choses] où j'ai essayé de décrire la fascination des choses, la pression qu'elles exercent, je suis revenu en arrière dans ma vie personnelle. J'écris un livre [Un homme qui dort] sur une période de ma vie où, au contraire, j'étais absolument indifférent. Ce n'est plus la fascination mais le refus des choses, le refus du monde » (Entretiens et Conférences, I, p.60).

Les Choses sont les lieux rhétoriques de la fascination, c'est tout ce que l'on peut dire à propos de la fascination qu'exercent sur nous les objets. Un homme qui dort, c'est les lieux rhétoriques de l'indifférence, c'est tout ce que l'on peut dire à propos de l'indifférence » (Ibid., p.84). Et « l'asservissement aux choses et la fascination de l'indifférence, cela fait partie d'un même mouvement » (Ibid., p.89).

Perec, Un homme qui dort

En face du monde, l'indifférent n'est ni ignorant ni hostile (...). Ton propos n'est pas d'aller tout nu, mais d'être vêtu sans que cela implique nécessairement recherche ou abandon ; ton propos n'est pas de te laisser mourir de faim mais simplement de te nourrir. Non que tu veuilles exactement accomplir ces actions en toute innocence, car l'innocence est un terme tellement fort : seulement, simplement, si ce 'simplement' peut avoir un sens, les laisser dans un terrain neutre, évident, dégagé de toute valeur, et non pas, surtout pas, fonctionnel, car le fonctionnel est la pire des valeurs, la plus sournoise, la plus compromettante, mais patent, factuel, irréductible ; qu'il n'y ait rien à dire sinon : tu lis, tu es vêtu, tu manges, tu dors, tu marches, que ce soit des actions, des gestes, mais pas des preuves, pas des monnaies d'échange : ton habillement, ta nourriture, tes lectures ne parleront plus à ta place, tu ne joueras plus au plus fin avec eux. Tu ne leur confieras pas l'épuisante, l'impossible, la mortelle tâche de te représenter.